

# L'observatoire

Stéphane Drouot

<https://ecrits.laei.org>

11/12/2025

L'annonce était très vague, à la fois sur le poste à occuper et sur la position géographique. Mais elle offrait alimentation et logement, ainsi qu'un certain niveau d'isolement et je n'avais pas réellement besoin d'en savoir plus. Je dis annonce, parce que ces trucs là ne sont jamais des offres d'emploi. Le terme « offre d'emploi » suggère que les entreprises vous donnent un cadeau, là où la réalité est bien souvent qu'il n'y a pas de cadeau, que c'est en fait plutôt une invitation à la candidature.

Dans ce cas précis, la candidature se faisait d'abord à l'écrit, cher monsieur / madame, en vous remerciant de votre attention, bien cordialement, tout ça tout ça ; suivit d'un entretien téléphonique avec Henri. Henri est un chic type et mon prédécesseur. Il savait exactement quelles questions poser pour aller droit au but : est-ce que je serai capable de vivre en autarcie ? Bien entendu, il y a l'internet, mais il y a surtout un certain niveau d'autonomie et de solitude. Henri avait demander avec le petit sourire en coin qui le caractérise : tu as vu The Shining ?

Il m'avait choisi, probablement en partie parce que ce genre d'humour me faisait marrer intérieurement, mais surtout parce que j'étais la seule candidature qu'ils avaient reçu. Le fait que j'ai fait de la voile en solitaire lui plaisait bien aussi, j'avais un certain niveau de débrouillardise et d'habitude à la solitude

aussi. « Je pense que c'est un truc auquel il faut être mentalement prêt, ce niveau de solitude » m'avait-il avoué, « mais au fond, on vient tous ici pour fuir quelque chose ».

De l'aéroport, Henri avait conduit une bonne heure et demi dans la montagne, jusqu'au pied d'un chemin dans la forêt. De là, nous avions fait une autre heure de marche dans une nature plus belle que je n'en avais jamais vu : « ça doit te changer du littoral, hein » avait-il dit en souriant en me voyant peiner à l'ascension « mais t'en fait pas, c'est plus simple à redescendre ». Au bout du chemin, il y avait une échelle ; ce genre d'échelle qui avait été hyper sécurisé il y a un siècle et demi et qui maintenant apparaissait en sérieux besoin de rénovation. Après avoir monté plusieurs dizaines de mètres à la vertical, nous étions arrivés à l'observatoire. Le bâtiment en lui-même avait clairement été le projet d'un architecte de l'époque de Gustave Eiffel, le niveau de design était absurde pour un lieu qui ne voyait plus tant de chercheur. Je me sentais privilégié de pouvoir m'installer là et vivre ici pendant les 4 mois d'hiver.

Il y avait tout, et après une longue période de repos, parce que mes jambes étaient en compote, j'avais une énorme migraine et un peu le tournis après tant d'effort et Henri m'assura que c'était l'altitude, que j'allais m'habituer au bout de quelques semaines. Lui avait mis un mois et demi, mais il était substantiellement plus vieux que moi, même s'il ne faisait pas du tout son âge. On pouvait un peu le deviner si on se focalisait uniquement sur le poivre et sel de ses cheveux et de sa barbe, mais sinon, il avait le visage de ces gens qui vivent à la montagne, d'un cuir à l'épreuve du temps, les yeux bleus

perçants et ce petit sourire qui suggère qu'il est en permanence au bord de dire une connerie ; mais aussi une certaine retenue et une profondeur, le genre de type qui a vraiment l'habitude de cohabiter avec la nature.

Pendant les deux semaines suivantes, il m'apprit tout ce qu'il y avait à savoir à propos de l'observatoire. Le bâtiment en lui-même n'était pas si différent d'un navire, il était organisé en étages, les fenêtres étaient fixes comme des hublots et Henri m'avait prévenu : une fois la neige arrivée, ferme la porte, tu ne pourras plus sortir. En cas d'absolue nécessité, il y a une trappe dans la coupole mais il faut monter presque à l'envers pour l'atteindre. Il y a des résistances autour pour faire fondre la glace qui pourrait la recouvrir, mais le circuit électrique sur ces vieilles parties du bâtiment datait de 1890, et n'avait pas été remis en conformité depuis donc la chance qu'elle fonctionne sans faire sauter le système ou déclencher un incendie était bien mince. « Et puis sortir, une fois le lieu enneigé, c'est du suicide » avait-il ajouté, me remettant en mémoire la falaise abrupte et notre ascension par une échelle qui ne manquerait pas d'être recouverte, elle aussi par la neige.

Et puis Henri était parti, en me souhaitant bon courage.

Retrouver mes marques après son départ pris plusieurs jours. C'est étonnant comme c'est différent d'être seul dans un lieu inconnu. L'avantage de la solitude est aussi son inconvénient. Clairement, je pouvais vivre à moitié nu si je le souhaitais, et passer mes journées à dormir. Mais même ça devient très vite lassant.

L'électricité était fournie par une petite station hydroélectrique qui fonctionnait pour l'observatoire et la petite station de ski sur la face opposée de la montagne opposée. D'après Henri, la station était maintenue en état par l'opération principale du Saint-Esprit. Alors en alternative, il y avait 3 grosses batteries qui servaient les systèmes d'urgence (le téléphone, la parabole, la lumière) le temps que je puisse démarrer le générateur. Le générateur, lui, était une affaire beaucoup plus récente. Henri ne laissait rien au hasard, et c'était vraiment appréciable. Après tout, cette redondance serait la seule chose me maintenant en vie en cas de problème. La livraison d'essence pour le générateur avait lieu tous les ans, et il y avait de quoi tenir tranquille pendant plusieurs mois. Aucune inquiétude de ce côté donc.

Et la neige arriva. L'expérience de l'observatoire avant l'arrivée de la neige, c'était comme vivre dans une villa, en parfaite autonomie, au milieu de la nature, avec les rapaces, les marmottes, les bouquetins, et la forêt en contre-bas. La vie dans l'observatoire après l'arrivée de la neige, c'était autre chose à part entière. C'était du Jules Verne. L'architecture du lieu se prêtait parfaitement à la comparaison et la claustrophobie était très réminiscente du Nautilus.

Au début, j'avais commencé par me poser devant mon laptop pour rattraper mon retard de séries, mais au bout d'un mois, tout ça avait perdu de son sens. J'en étais venu à apprécier le silence. Je recevais occasionnellement un message de Henri, qui vérifiait que tout allait bien. C'était Henri ça, il n'était plus payé pour ça, mais il savait ce que cette expérience faisait à la psyché et ne voulait pas que le l'affronte seul. Pourtant, j'étais

bien seul. Un temps, le seul lien que j'appréciais encore avec l'humanité extérieure, c'était la musique... mais même ça avait commencé à rythmer mon quotidien d'une façon désagréable. Alors j'avais éteint l'ordinateur.

La lumière était aveuglante le jour, diffusée et reflétée par un masque blanc uniforme. La nuit était parfaitement noire. Même la lune ne franchissait jamais les montagnes, j'imagine que c'est pour ça que l'observatoire avait été posé sur ce pic en particulier. J'avais, par simple curiosité, commencé à fouiller dans les archives des observations. La plupart dataient d'une époque où tout était écrit à la main, à l'encre sur du papier. Les dernières observations dataient des années 60 et avaient été imprimés par des vieilles imprimantes à tête rotative sur ce vieux papier perforé sur les bords. Ces archives là étaient pratiquement illisibles.

Au bout du troisième mois, j'en suis venu à me demander pourquoi. Pourquoi si l'observatoire avait cessé toute fonction dans les années 60, j'étais là ? Employé, et payé une jolie somme, il faut le reconnaître, pour quoi ? Juste habiter le lieu ? Dans quel but ? Le télescope sous la coupole était probablement une pièce de musée, plus qu'un outil utile aux observations des étoiles.

Et puis c'est en essayant de faire sens de toutes les observations dans les archives que je m'étais rendu compte de quelque chose d'assez perturbant : cet observatoire avait été construit dans le but de n'observer qu'une partie très restreinte du ciel. L'architecte avait laissé son nom sur une plaque dans un coin de la coupole, il avait le même nom qu'Henri... le même prénom aussi et je comprenais mieux. Ce cher Henri

était un descendant de l'astronome qui avait bâti le lieu. C'était une histoire de famille, un héritage.

C'est à ce moment là que je me suis mis à écrire, à t'écrire. Je voulais que tu saches. J'ai pris une pile de papier vierge qui traînait dans un coin à prendre la poussière, un stylo, et j'ai commencé à expliquer ce lieu. Pour que tu comprennes. Pour que même si je disparaissais dans la glace et les ténèbres, au moins tu saches.

Je ne suis pas venu me perdre ici pour te fuir. Quoi qu'il se soit passé entre ta mère et moi, je n'ai jamais pensé à te fuir, toi. J'aurais dû te dire plus souvent que je t'aime et que tu me manques, mais je n'ai pas été élevé comme ça. J'ai été élevé pour penser qu'un problème se résout en prenant la mer et disparaissant à l'horizon pour quelques mois. La séparation a été difficile pour moi, pas tant parce que j'ai perdu ta mère, mais parce que je t'ai perdu toi aussi dans toute cette sordide affaire. J'aurais préféré que ça se termine autrement, mais tu connais ta mère, quand c'est fini, c'est fini, elle disparaît aussi sûrement que cette petite échelle sous la neige.

Je sais qu'elle t'a interdit de me dire où vous êtes ; et maintenant, je me rends compte que je suis aussi inaccessible qu'elle ne l'est. J'avais besoin de ce temps pour réaliser que tu me manques. Si tu pouvais voir cet observatoire au milieu de la montagne, je sais que tu adorerais être là et peut-être qu'un jour, tu y viendra à ton tour, te perdre dans la neige et les étoiles, en digne héritière de ton père. D'ici là, je vais t'écrire tout ce que je n'ai jamais réussi à te dire. En espérant qu'il te parvienne un jour, même si j'ai disparu d'ici là, emporté par la glace, fondu dans l'obscurité absolue du Nautilus.